Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 31 (1963)
Heft: 12

Artikel: O douce nuit!
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570864

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

O DOUCE NUIT !

Une nuit sans histoire — un conte de Noël sans suspense, sans cette petite note larmoyante chère aux vieilles personnes; un simple fait-divers.

Vingt-quatre décembre 1962: vous voyez que ce n'est pas vieux. Une grande cité suisse, étroitement bordée d'une grande forêt, que séparent des jardins potagers et une grande route; tout est grand dans ces parages. Et j'étais seul et tout petit sur la route, un peu triste comme on l'est à mon âge ce soir-là, me promenant plus que marchant, bien que je fusse attendu pour le réveillon chez des amis. Pas de lune à travers les hautes branches de la forêt, mais des étoiles à profusion, dont le rayonnement glacé joint à l'éclat de la neige fraîche bleuissait faiblement la profondeur de la nuit. Au loin, la ville et ses mille bruits assourdis par les faubourgs ouvriers, ses mille lumières qui se réfléchissaient dans le plafond du ciel. Tout à mes pensées mélancoliques, bien que les sens en continuel éveil, je crus percevoir une vague rumeur mélodique, . . . peut-être l'écho du chant des anges annonçant aux bergers la Bonne Nouvelle, peut-être une cantate d'enfants dans une petite église de banlieue, dont la porte était restée ouverte, comme c'est l'habitude chez nous ? Je tendis l'oreille. C'était en effet un cantique connu d'actions de grâces qui malgré la distance me parvenait maintenant jeune, mâle et joyeux, porté par la nuit, amplifié par le sous-bois jouant les cordes de harpes. Devinant un petit mystère, et la curiosité me tenant lieu de courage quand mon imagination imagine . . . des choses, j'enfilai le premier sentier de traverse, attentif à prendre le son comme un braque prend le vent. Quelle tête de brigand je devais faire, là tout seul et marchant sans bruit dans la neige ! En réalité, je tremblais au milieu de toute cette ombre qui m'environnait. Mais je n'en continuais pas moins d'avancer, plus mort que vif dès qu'un oiseau, un petit animal dérangé dans son sommeil gelé, partait en flèche d'un fourré voisin.

A moins d'un kilomètre de la grand'route, en pleine forêt, près d'un gros sapin qui avait fait le vide autour de lui pour mieux étendre les bras, je vis sans être vu une trentaine de jeunes gens (des garçons, pas une seule fille), de beaux garçons vêtus comme pour une expédition polaire. Ils chantaient Noël de toute leur âme, devant le vert sapin dont ils avaient illuminé les basses branches de multiples bougies; un accordéon leur tenait lieu d'harmonium. Ils tournaient également en rondes endiablées, sans doute pour garder chaud aux pieds. Les joues et le nez rouge cramoisi, ils se riaient bien des morsures du froid, tant ils respiraient la santé et l'entrain. Leur hommage un peu bruyant faisait assurément la joie de l'Enfant Jésus, saturé cette nuit-là de musique de Bach et de Beethoven; entre «fans de la nouvelle vague» on s'entend bien, n'est-ce-pas ? Jamais voix masculines me parurent plus belles et plus sincères que celles de mes petits chanteurs . . . des bois; et parce que ces voix venaient du cœur, elles m'allaient aussi au cœur. Et cette «chapelle» forestière, haute comme une cathédrale noyée d'ombre, lieu idéal où célébrer la Nativité, ajoutait encore à mon trouble mystique. Ma foi, d'habitude chancelante, se raffermit en un clin d'œil — ce qui est également le cas, dès que j'entends jouer de l'orgue. J'aurais de nouveau pu dire le Credo sincèrement, sans arrière-pensée de doute.

Personne ne fut surpris de me voir soudain sortir de l'ombre et m'avancer dans la petite clairière. Au contraire, on semblait m'attendre. Tout le monde est le bienvenu à ces réunions; mais je fus le seul à profiter de l'aubaine. On me salua de cris joyeux; on me prit par la main et m'invita à chanter, à tourner. J'appris alors que j'étais l'hôte de l'Union chrétienne de jeunes gens, qui célébrait la naissance du Christ dans la nature et dans la neige, à l'exemple de Joseph et Marie fêtant leur petit Jésus dans une crèche ouverte à tous vents. Ces garçons, comme tous les garçons du monde, sont les vrais rois mages du XXe siècle; ils apportent à l'Enfant-Roi non pas des bijoux et de l'encens, mais la suppression des colonies, la déségrégation raciale, l'aide aux pays sous-développés, l'action contre la faim dans le monde, peut-être bientôt le désarmement général, les futurs Etats-Unis d'Europe, les vaisseaux cosmiques, les voyages dans la lune, le concile œcuménique, l'assurance vieillesse et invalidité, Pro infirmis, etc., toutes ces généreuses croisades sociales qui lavent un peu le siècle des ignominies perpétrées par les aînés. L'un de ces jeunes lut le chapitre II de l'évangile de Luc : « . . . Les bergers allèrent à Bethléhem et ils trouvèrent Joseph, Marie et le petit Enfant emmailloté et couché dans la crèche . . .» Le prédicateur en herbe ajouta quelques réflexions pleines de bon sens et d'espoir, se limitant à peu de phrases pour éviter le péchi-précha habituel, et termina par une prière et le Pater, récité en commun. Même à Saint-Pierre de Rome on ne fait pas mieux, touchant la solennité religieuse. La bonhomie de cet office de Noël improvisé et relativement court, m'avait ému profondément. A voir tous ces moins de vingt ans si fermes et résolus dans leurs convictions — jeunes ouvriers et étudiants, jeunes artistes et soldats, jeunes commerçants et fonctionnaires, jeunes éclaireurs, même un jeune nègre tout heureux de se trémousser (le plateau de hors-d'œuvres le plus appétissant que j'aie jamais eu sous les yeux), je compris mieux encore que la jeunesse d'aujourd'hui est digne de la jeunesse de tous les temps, qu'elle mérite notre confiance, et qu'avec elle au gouvernail, notre avenir et celui du pays sont en de bonnes mains. Une preuve du sens pratique et charitable de ces gars : au lieu d'envoyer à l'aveuglette des dix et des vingt à droite et à gauche dans le vaste monde, ceci au nom de l'Enfant dont la naissance mérite un cadeau au prochain, ils déposèrent tout simplement à l'abri de leur arbre de Noël des bottes de foin sec, du pain, du grain, les cacaouètes qu'ils avaient en poche, pensant bien qu'après leur départ, les chevreuils, les lièvres, les oiseaux, tout ce qui vit et respire dans les bois l'hiver, viendraient nombreux et fraternels inspecter les lieux et se rassasier enfin — au grand plaisir reconnaissant du Créateur de tous les êtres vivants.

Je quittai à regret cette bande de joyeux et sympathiques lurons, qui tous, par l'âge, auraient pu être mes petits-fils. — «A Noël 1963!» me cria le président de l'Union (vingt ans, des cheveux dorés, des dents qui brillaient dans la nuit, des épaules d'athlète). — «A Noël prochain, si Dieu le veut; et d'avance Bonne Année», répondis-je, tout heureux déjà de l'invitation. Eux reprirent le chemin de la ville, moi celui de la campagne. Le bruit de mes pas couvrit bientôt le brouhaha déclinant de leur marche folâtre. De nouveau seul sur la route, je cherchais à deviner, au pied de la colline, dans les jardins enneigés, une petite villa bien

close, bien chauffée, où je savais être attendu par de chers vieux amis, qui avaient illuminé en mon honneur un sapinet et rôti la dinde — seule présence féminine tolérée parmi nous. Et songeant à la bonne soirée de Noël que je passais en compagnie exclusivement masculine, je me disais que c'était gentil de la part du bon Dieu, et comme un signe de compréhension à «notre» égard, de nous avoir donné non pas une Sauveuse, mais un Sauveur.

Bichon

«LAWRENCE D'ARABIE»

«Le Canard enchaîné» (Paris) a publié en mars dernier la critique ci-après sur le film «Lawrence d'Arabie», tiré du fameux livre de Lawrence «Les sept piliers de la sagesse». Ce film passe actuellement sur l'écran du cinéma Scala à Zurich. Il est, du point de vue paysages une merveille et il contient, pour celui qui sait les discerner, des gestes et scènes d'amitié vraiment émouvants, dont l'auteur de la critique du «Canard» ne s'est guère aperçu. Il serait dommage de manquer ce spectacle.

C.W.

Personnage hors série, complexe, secret, d'une volonté de fer avec des nerfs de femme, héros de légende et fuyant la gloire, ascétique et raffiné, d'une grande culture, poète et sanguinaire, plein de contradictions, mais habité par une grande idée : refaire l'unité des Arabes.

Cela servait les buts de l'Angleterre, bien sûr, alors en guerre contre la Turquie, puissance occupante, mais il sut unifier les forces éparses de la révolte, suffisamment en tout cas, pour l'amener jusqu'à la victoire. Ensuite la révolution fut trahie, comme c'est l'usage, par les appétits de ses chefs, les accords secrets des gouvernements de Paris, de Londres, le manque de parole de l'Angleterre qui réduisirent à rien tout le beau rêve de Lawrence.

Ce n'est qu'en 1963 qu'il commence à se réaliser, et sans doute, pas comme il l'avait imaginé. Mais un fait est là : il aime passionnément le désert, les Arabes. Et aussi les jeunes Arabes.

Le film passe pudiquement sur ce détail important. Il n'y a pas de femmes cependant dans le film, mais l'amour passionné qu'il porta à un jeune compagnon n'est pas mentionné. On nous montre, au contraire, un général turc, amateur de chair mâle, qui veut s'offrir ce beau blond de Lawrence, tombé par hasard sous sa main. L'épisode est-il vrai ? Peu importe. La scène a du piquant. Lawrence était-il aussi beau que Peter O'Toole ? je ne le crois pas. Mais au cinéma, ce sont les femmes qui font la recette et c'est avec des beaux gosses qu'on les attire.

Le film, en tout cas, est d'une grande beauté.

Il n'est pas grand seulement par sa durée (près de quatre heures) par son écran large, par sa mise en scène, somptueuse, mais par le goût qui règne constamment, ordonne et règle les images. L'équipe Sam Spiegel-David Lean, qui fit déjà «Le pont de la rivière Kwai», réussit là un beau doublé.

Il y a des scènes inoubliables, et ce ne sont pas les batailles avec déploiements de drapeaux, ni les attaques de train dans la désert mais